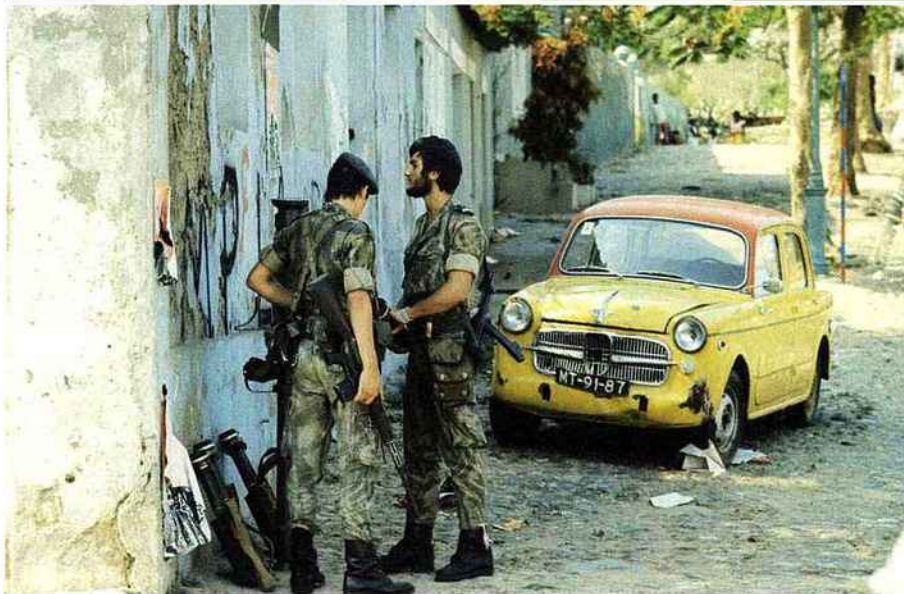




Rubrique dirigée par Baptiste Touverey

## EN LIBRAIRIE

Une sélection des dernières traductions



Des soldats portugais s'apprennent à quitter l'Angola, en 1975. « C'était une période de transition... Le pays vivait dans un tourbillon », se souvient Eduardo Agualusa. © FRANÇOISE DEMULDER / ROGER-VIOLLET

## OUBLIE-MOI LUANDA

En 1975, une jeune Portugaise fraîchement débarquée en Angola décide de s'emmurer, avec son chien Fantôme, dans un luxueux appartement de la capitale. Un étonnant roman sur le chaos de la guerre civile.



**LE LIVRE >** *Théorie générale de l'oubli*, d'Eduardo Agualusa, traduit du portugais (Angola) par Geneviève Leibrich, **Métailié** 176 p., 17 €.

Le monde a presque oublié Ludovica, et Ludovica a appris à oublier le monde : « Les jours s'écoulaient comme s'ils étaient liquides. Je n'ai plus de cahier où écrire. Je n'ai plus non plus de stylo. J'écris des vers succincts sur les murs, avec des bouts de charbon de bois. J'économise la nourriture, l'eau, le feu, et les adjectifs. » Ludovica, le personnage de *Théorie générale de l'oubli*, le dernier ouvrage de l'écrivain Eduardo Agualusa, est portugaise. Depuis son enfance, la jeune femme a peur : elle a peur des

autres, et des espaces vides. Quand sa sœur s'est mariée à un colon, « Ludo » est partie vivre avec eux en Afrique, à Luanda. C'était en 1975, à la veille de l'indépendance. Après seulement quelques mois, le vent de la révolution emporte sa sœur et son beau-frère, livrant Ludovica à elle-même. Pour échapper au chaos qui s'empare des rues de la capitale angolaise, raconte Isabel Lucas dans le supplément littéraire du quotidien *Público*, « elle se barricade chez elle, dans un des appartements de l'édifice le plus cossu de la ville, "Immeuble des Envisés" comme on avait coutume de l'appeler ». C'est le début de « l'incroyable lutte pour l'oubli de ce surprenant personnage, qui fait de l'inexistence sa stratégie de survie », poursuit Lucas. Ludovica veut qu'on l'oublie. Et pour être certaine que personne ne vienne un jour la trouver, la jeune femme construit un mur afin de dissimuler la porte de chez elle, aménage sa terrasse en potager, se nourrit des pigeons qu'elle dispute à son chien Fantôme, et transforme le lieu de vie en véri-

table abri de guerre – une guerre dont ne lui parviennent que de rares bribes par la radio, au gré des coupures d'électricité. C'est là, emmurée, que Ludovica va vivre pendant près de trente ans. L'écrivain angolais Eduardo Agualusa entremêle son histoire avec les aventures rocambolesques d'autres personnages entraperçus dans la rue – et tous plus ou moins engluisés dans le marasme de la guerre civile. « Cela faisait longtemps que je voulais écrire sur la révolution et sur la guerre d'indépendance », affirmait l'auteur dans un entretien au quotidien brésilien *O Globo* lors de la sortie de son ouvrage en portugais. « Cet épisode de l'histoire est fascinant, inépuisable. C'était une époque de transition : les colons en fuite, les mercenaires américains, anglais et portugais qui débarquaient, s'unissant aux militaires sud-africains pour combattre les troupes cubaines et angolaises. Le pays vivait dans un tourbillon. Un monde s'achevait, et un autre commençait déjà de se bâtir sur ses ruines. » □

PAROLE  
D'ESCLAVE

Les Mémoires de Solomon Northup, Noir libre enlevé et réduit douze ans en esclavage, sont enfin réédités.



**LE LIVRE >** *Douze ans d'esclavage*, de Solomon Northup, traduit de l'anglais par Philippe Bonnet et Christine Lamotte, Entremonde, 288 p., 16 €.

Solomon Northup était un Noir libre de l'État de New York : kidnappé et emmené de force en Louisiane, il y resta esclave douze ans. Publiés aux États-Unis en 1853, ses Mémoires n'ont été traduits en français qu'en 1980 et le livre était depuis longtemps épuisé. Sa réédition ne doit rien au hasard : le film qui a été tiré est l'un des événements cinématographiques de ce début d'année. Parce qu'il était né émancipé et savait lire et écrire, Northup n'était pas un esclave comme les autres, et son témoignage se démarque des autres ouvrages du genre : il portait sur sa condition un regard d'homme libre. « Il décrit sa vie d'esclave avec une précision presque chirurgicale, note Alex Hannaford dans le *Telegraph* : les asticots qui infestent souvent le lard qu'il mange ; la peur de s'endormir parce qu'il risque de ne pas se réveiller avant le lever du soleil, ce qui lui vaudra des coups de fouet. Mais aussi : le plaisir simple du "café", fabriqué à partir de farine de maïs qu'on faisait roussir dans une casserole, mixture à laquelle on ajoutait de l'eau ; et puis, la joie d'avoir quelques jours de libres à Noël. » □